

Réal d'Anjou (1900-1970)

tant que historien mais en tant que croyant, je constate qu'il y avait là présence du Saint-Esprit.

Si ces *Chroniques* font peu mention des autres protestants ou évangéliques, sauf autour de Barnhart, ils ne prétendent pas présenter la seule voix de Dieu au Québec. Merci à Claude Tremblay d'avoir ainsi rassemblé ces multiples témoignages et de nous les avoir présentés. Nous ne pouvons que souhaiter que d'autres dénominations l'imitent et que nous puissions ainsi conserver des témoignages et des récits uniques qui constitueront autant de bijoux comme celui-ci.

Richard Loughheed

**Odette Mainville,
Le curé d'Anjou,
roman historique, Montréal,
Fides, février 2011, 647 p.**



Ce roman historique souche au protestantisme surtout à partir des chapitres 32 et suivants qui font état du soutien orangiste et presbytérien que l'ex-prêtre Réal d'Anjou reçut de 1938 à 1955. Pour bien comprendre la supercherie que cela représente, il est nécessaire de donner un aperçu de son cheminement dans le catholicisme. L'auteure nous permet avec habileté de pénétrer dans l'univers de ce personnage ambigu, dernier

d'une famille de neuf enfants. Sa mère, révoltée à 32 ans de ce qu'elle ait perdu six de ses huit enfants et que son curé l'oblige à « ne pas empêcher la famille », devient dans les années 1890 petit à petit alcoolique. Réal d'Anjou naîtra sur le tard en 1900. Sa mère extrêmement possessive couvra cet enfant, le garçon qu'elle avait toujours rêvé d'avoir. Il en devient dépendant de façon maladive au point où il ne pouvait rien faire sans elle. Elle sera son âme

Il est ensuite rapidement admis dans le diocèse de Gaspé comme prêtre séculier et obtient la cure de Saint-Majorique, à treize kilomètres de Gaspé, village où il va s'incruster de 1932 à 1952. Dans le presbytère, le curé, sa mère et son bedeau père d'une famille nombreuse forment un infernal trio qui s'adonnera aux pires dévergondages. Comme il fallait s'y attendre, Réal est homosexuel et se permet des aventures avec son bedeau et



La mère de Réal d'Anjou, sa sœur, son bedeau et le curé d'Anjou lui-même

damnée jusqu'à la fin, lui suggérant toutes sortes de façons de se sortir des situations inextricables où son alcoolisme et son infantilisme le mettaient.

Quand il eut quinze ans, Réal décida de devenir prêtre et elle l'encouragea chaleureusement, le projet final étant qu'il obtienne une cure où ils puissent vivre à deux pour le reste de leurs jours. Ses études de théologie se feront avec difficultés, occasion de nombreux tiraillements entre les religieux qui hébergeaient sa mère et la communauté franciscaine qu'il avait choisie, leur dépendance et leur alcoolisme ne les aidant en rien. Il fut finalement ordonné en juin 1929, mais après deux ans, la communauté trouva moyen de l'éconduire, officiellement pour des raisons de santé.

des hommes mariés du village, quand ce n'est pas un jeune adolescent, tout cela noyé dans l'alcool au point où le curé ne peut plus célébrer la messe certains dimanches matins. On lui reproche même selon certains préjugés de l'époque de fréquenter des protestants comme compagnons de beuverie ou d'aller consulter un médecin juif. Pourtant, il attirait la sympathie de nombreuses familles dans cette période de crise économique parce qu'il réussissait à obtenir de son réseau de donateurs des secours pour nombre d'entre elles. Et il faisait de si beaux sermons, dissociant de façon flagrante sa vie publique et sa vie privée. Après bien des conseils et beaucoup d'attentes déçues, l'évêque de Gaspé l'excommunia en 1936. Les

finances de l'église étaient dans un état lamentable, grevées par la négligence et l'acquisition de centaines de gallons de vin de messe, et la ferveur des membres de sa communauté au plus bas, choquée par les multiples scandales de leur curé.

Réal d'Anjou tint tête à son évêque qui voulait le ramener dans le droit chemin et même excommunié, il se prétendit toujours curé et en appela à Rome, qui lui répondit plutôt le 1er février 1937 de se soumettre à son supérieur. L'évêque lui ordonna alors de quitter son diocèse. « Réal refusa d'obtempérer. Barricadé dans la paranota, miné par l'alcool, malade, dépressif. Incapable de vouloir. » (p. 489)

Après de vaines tentatives de recours juridiques, d'Anjou se rendit à Montréal et rencontra Victor Rahard, un ancien trappiste qui était devenu pasteur anglican en 1930 à l'église du Rédempteur. L'auteur en trace un portrait peu flatteur ne tenant pas assez compte du contexte religieux de l'époque. Les protestants poursuivent sur leur lancée héritée du 19^e siècle où ils pensent amener les fidèles à la conversion en attaquant directement certaines approches de l'Église romaine. Le clergé catholique pour sa part est à couteaux tirés avec les protestants et défend à ses ouailles de les fréquenter. L'auteur ne parle que de la « croisade » de Rahard contre l'Église romaine. Ce qui se reflète dans la présentation de ses slogans et des positions protestantes, vues ici de façon plutôt négative (p. 498). « Il semble que l'Église anglicane s'était dissociée de lui » (p. 497). En fait, non, puisque ses conférences populaires du dimanche après-midi, et même ses formules lapidaires contre l'Église romaine, mènent à de nombreuses conversions. Le 23 février 1933, dans une cérémonie imposante, 420 convertis sont admis dans l'Église anglicane, d'autres se produisent pas la suite et en février 1939,

L'Aurore fait état d'une profession massive à l'anglicanisme de plus de 170 personnes dans le cadre de l'église du Rédempteur. C'est une affiche qui associe le clergé catholique à Judas (question de dtme) qui lui vaut un procès en cour criminelle et qu'il se voit condamné à 100\$ d'amende ou à un mois de prison, sans droit d'appel. On ne plaisantait pas avec



Victor Rahard

l'Église catholique d'alors et la séparation de l'Église et de l'État avait encore du chemin à faire.

Nos lecteurs connaissent aussi Rahard pour avoir reçu et aiguillé vers les anglicans le pasteur Jacques Smith qui sera quelques années plus tard à l'origine de la renaissance francophone presbytérienne par la fondation de l'Église Saint-Luc en 1935. À la même époque, nous avons suivi dans le numéro de mars de notre *Bulletin* l'évolution de l'oblat Joseph-Albert Giguère (1882-1954) qui était devenu pasteur baptiste, indépendant puis presbytérien. Ces ex-prêtres, qu'il a eu l'occasion de rencontrer d'ailleurs, ont montré par leur vie et leurs oeuvres un réel désir d'évangélisation des catholiques au Québec. Ce ne sera pas le cas du pasteur Réal d'Anjou qui affichera plutôt l'aspect négatif de certains transfuges du catholicisme, où

l'intérêt personnel l'emporte sur tout, comme le montrera le reste de cet article.

Ce pasteur avait tout de même assimilé les principaux points d'une « polémique de bon aloi » comme le dira L'Aurore qui présentera au long de février à avril une conférence qu'il avait donné à Toronto en novembre 1939, « L'évangile enseigné par l'évangile ». On y retrouve des éléments classiques de contestation sur les frères de Jésus, sur le mariage des apôtres, sur la transmission apostolique, sur la « tradition » selon les catholiques, etc. Il avait aussi donné en avril 1939 une conférence avec d'autres à la Mission catholique canadienne-française de Giguère, qui avait été fort bien reçue.

Malgré les quelques imprécisions de l'auteur sur Rahard, nous pouvons la suivre pour la suite de la vie de l'ex-curé qui nous apparaît tout à fait plausible. L'ex-abbé d'Anjou s'initia donc à l'anglicanisme en assistant le pasteur Rahard à Montréal et ce dernier le recommanda au diocèse anglican de Gaspé... qui eut la sagesse de le refuser, compte tenu de son passé sulfureux fort connu dans la région. Qu'à cela ne tienne, le pasteur d'Anjou sera presbytérien. Son charme personnel a joué encore une fois et on l'admit dans cette Église. Toujours aussi peu réaliste, l'ex-curé avait assumé que la moitié de la paroisse le suivrait, de sorte que même dans la mort, on parlera encore des mythiques quatre-vingts familles qu'il avait acquises au protestantisme. Quatre ans plus tard, un vérificateur presbytérien qui s'est enfin présenté sur place a vu que sa communauté était constituée au départ d'une quinzaine de familles, qui s'était réduite à dix par sa négligence, puis à rien, et qu'en fait, il n'y avait que sa mère (qui décèdera en novembre 1938) et son bedeau à l'avoir vraiment suivi, les autres membres venant du village voisin de Pointe-Navarre déjà

rattachés à une paroisse protestante. Comme réussite évangélistique, on aura vu mieux. Il y avait certes un potentiel lié aux circonstances, mais qui a été gâché par l'incurie de l'ex-curé.



Réal d'Anjou

Pourtant, de l'extérieur, les choses paraissent en bonne voie. Ce sont les orangistes (protestants radicaux) de l'Ontario qui avaient attiré les sympathies de leurs membres dans le journal *The Sentinel*. Les dons avaient afflué, Réal d'Anjou avait pu se construire une maison dont le grand salon pouvait servir comme lieu de réunion. De levées de fonds en levées de fonds, où les explications de ce qui s'était passé chez les catholiques étaient plutôt travesties pour accorder le beau rôle à Réal d'Anjou contre son évêque, sur fond de démentis et de contre-attaques, le tout dépassant les frontières et connaissant des échos jusqu'en Europe, on finit par construire en face de l'église catholique, un temple protestant, avec un cimetière adossé, le terrain étant fourni par l'ancien bedeau. Elle fut inaugurée le 27 juillet 1941.

Comme le pasteur avait perdu sa maison dans un incendie un an plus tôt, après quelque temps, il y eut une nouvelle campagne orangiste pour des dons dans l'espoir de ranimer l'évangélisation des francophones dans ce coin de pays. Fin 1943, d'Anjou eut sa deuxième maison. Mais ce n'est qu'à la fin de 1944 que



Eglise presbytérienne de Sainte-Majorique en construction

les presbytériens se rendirent compte de la supercherie et de l'absence réelle de communauté. L'évêque de Gaspé l'avait dit dès le départ, mais les orangistes et les presbytériens, obnubilés par les propos de d'Anjou avait pris un temps fou à l'admettre. On manoeuvra pour le faire sortir de là et le faire venir à Montréal, ce qui se produisit en février 1945. Il logea au YMCA d'où on l'expulsa en état d'ébriété. « Les membres du conseil presbytéral étaient outrés par l'ampleur des dégâts. Mais ils étaient aussi terriblement gênés de s'être magistralement laissés bernier par ce manipulateur sans scrupule. » (p. 603). On tentera de lui faire faire de la traduction, sans succès. On essaiera de voir si quelqu'un d'autre pouvait continuer la mission à Saint-Majorique pour constater qu'il n'y avait plus aucun membre dans la communauté et que les anglophones étaient bien servis par leurs propres églises. L'effet négatif produit par d'Anjou rebutait même les gens avec qui on voulait entrer en contact. Un désastre évangélique.

À quarante-six ans, c'est un homme fini. De 1946 à 1971, il alterne les cures de désintoxication et les séjours à l'hôpital. On le mènera à Toronto, puis en 1948 au Manitoba. Après

un an, sa conduite scandaleuse le fera expulser de la congrégation, mais il se posera une fois encore en victime. Il se rendra de plus en plus à l'ouest, tentera à 51 ans une nouvelle carrière dans le domaine de l'assurance... qui lui sera refusée quand on connaîtra son passé. Il se retrouvera dans un hôpital psychiatrique au Manitoba en 1952, Puis en 1955-1956, il enseignera un an, de peine et de misère, à l'Alberta Bible College à Calgary, mais on ne le réengagera pas, puisqu'il maltraitait mal la langue et même le contenu de ce qu'il devait communiquer.

Par des contacts avec l'abbé Veilleux qui veut le faire revenir au catholicisme, il fait une cure à Longueuil, et au cours de l'année 1959, il passe à la maison de la Fraternité sacerdotale à Roxboro, qui s'occupe de prêtres âgés ou en difficultés. Il ne fonctionne bien que sous la dépendance d'un collègue qu'il aime. Quand il part, tout s'effondre et il se renferme dans le mutisme. Hospitalisation, dépression. De 1960 à 1962, il hospitalisé à Cambellton au Nouveau-Brunswick. Aide psychiatrique soutenue. Dilemme pour les médecins, comment concilier l'ancrage religieux dans la vie du patient et son inaptitude chronique à assumer une fonction pastorale de façon

équilibrée?

D'autres prêtres s'en occupent, lui expliquent clairement les étapes à suivre pour obtenir son pardon de Rome, mais il n'en prend pas l'initiative. En 1965, il a l'âge de recevoir sa pension de vieillesse. Il se retire dans une maison de chambre puis retourne à l'hôpital en 1966. Finalement, le Cardinal Léger accepte de présenter à Rome sa demande de réhabilitation dans le sacerdoce. Mais le texte que l'ex-prêtre produit est si peu conforme à la réalité, plein d'affabulations, de justifications indues, d'erreurs, de manque d'insight que les responsables diocésains refusent de poursuivre.

Le pasteur d'Anjou, assis entre deux chaises, continue son errance, connaît encore la dépression et l'hospitalisation. Il est décédé subitement le 20 juin 1971 à l'âge de 70 ans et est inhumé au cimetière protestant de Hawthorndale à Montréal. Il était encore officiellement presbytérien et eut droit une notice biographique dans les *Acts & Proceedings*, qui passaient sous silence de nombreux aléas de son cheminement, et colportaient encore quelques mythes.

À la suite de la lecture d'une telle histoire, fut-ce-t-elle rendue plus dramatique par la forme romanesque, on ne peut qu'être attristé par une vie gâchée de cette façon, dépendante, infantile par de multiples aspects, qui a finalement nuï autant à l'Église catholique qu'aux Églises protestantes.

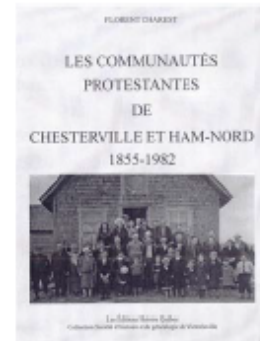
Un mot quand même sur l'oeuvre elle-même en terminant. L'auteur s'est solidement documentée et a travaillé pendant des années à consulter diverses archives et documents pertinents, a beaucoup recueilli des témoignages oraux des gens de la région ou de ceux qui l'ont connu de sorte qu'on peut dire avec l'éditeur que « cet ouvrage nous fait revivre une page d'histoire qui étonne, choque, scandalise, et nous

plonge véritablement au coeur de l'être humain où le bien et le mal s'affrontent dans un duel vertigineux ». Cette fréquentation tout au long d'une vie a quelque chose de dérangeant. L'oeuvre sait capiver son lecteur par un savant dosage d'information, de citations authentiques, de descriptions pertinentes et de dialogues colorés. Madame Mainville, qui est bibliste de profession, maintenant retraitée, a enseigné à la Faculté de théologie et de sciences religieuses de l'Université de Montréal. Nos lecteurs jugeront s'ils ont le goût de plonger dans un tel univers qui déborde bien sûr le cadre du protestantisme qui est le nôtre mais qui touche a bien des facettes de la nature humaine.

JLL

Charest, Florent, Les communautés protestantes de Chesterville et de Ham-Nord, 1855-1982,

Les Éditions Histoire Québec,
Collection Société d'histoire
de généalogie de Victoriaville,
2011, 296 p.



Les études historiques sur les communautés protestantes au Québec sont si rares que nous devons marquer celles-ci d'une pierre blanche.